

---

M A N U S C R I T

---

**TRILOGIE NIETZSCHE**

D'Einar Schleef

Traduit de l'allemand par Henri Christophe

cote : ALL12N926

Date/année d'écriture de la pièce : 2000  
Date/année de traduction de la pièce : 2001

traduction distinguée par la bourse Transfert Théâtral



*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

**Einar Schleef**

***Trilogie Nietzsche***

***Soirée banale***

***Couteau et fourchette***

***Le mont Ettersberg***

texte français, Henri Christophe  
(traduction distinguée par la bourse Transfert Théâtral)

En accord avec l'auteur, tous droits pour la version française :  
Heinz Schwarzingler 25 rue Damesme 75013 Paris (01 45 80 68 14)

## *Soirée banale*

*Mère, fille, fils*

*Piano, fauteuil, baignoire*

LA MERE. Fritz tu dors ? Je peux allumer la lumière. Tu as toujours mal à la tête, tu dors ? Si j'allume, je pourrai te faire un brin de lecture. Tu transpires ? Je peux poser un tissu sur la lampe. Tu me comprends ? Ensuite je vais préparer ton bain. Aujourd'hui tu te sens bien. La peinture fraîche, tu sens l'odeur ? Tout le monde rénove en novembre. Tu te sens bien Fritz ? Il va falloir chauffer davantage. Notre locataire est parti, c'est pour ça qu'on a froid aux pieds ici. Tu dors Fritz ? Je veux bien te faire de la lecture. Tu es déjà capable de tenir le livre ? Tends la main. Les doigts ont retrouvé leur force. Je le savais. Tu as bien récupéré. Tout à l'heure ta sœur me donnera la main. J'ai mis l'eau à chauffer. Attends, je vais t'allumer la lampe. La douleur de tes yeux a disparu. Tu as toujours eu peur de devenir aveugle. Tu reconnais les chiffres mieux que moi. Tiens tes mains tranquilles. Nous devrions aller nous promener. Nous y allions chaque soir. Chaque soir tu devenais nerveux. Tu te rappelles ? Nous nous habillions et nous sortions. Tu criais tellement. J'avais honte, chaque fois j'étais obligée de t'entraîner dans une conversation, tout le mal que je me suis donné, je t'agrippais par le col de ton manteau, ton manteau vert foncé, il est accroché dans le couloir car j'espère que nous pourrons de nouveau sortir, je t'agrippais par le col du manteau, tu baissais la tête et je te parlais tout bas à l'oreille. Veux-tu que j'allume ? Le bain sera prêt tout à l'heure. Nous ne pourrons pas l'apporter dans l'obscurité. Tu me comprends Fritz ? Je ne me doutais pas qu'un jour je cavalerais de nouveau comme ça. Je suis trop vieille, si si, c'est ce que je j'ai toujours pensé. Ouvre les yeux. Veux-tu me tenir la main. Tu te frottais le front quand je te faisais la lecture. Veux-tu que je m'assoie à côté de toi. Si j'allume la lampe je pourrai te voir, tu as bien récupéré, sais-tu que le docteur n'était pas très content de toi, vous vous donnez beaucoup de peine avec monsieur votre fils. Tu entends ta sœur s'affairer ? Il y a beaucoup d'agitation. Si je pouvais allumer. Vous avez mis du temps à vous réconcilier. Je vous en suis très reconnaissante. Elle est une grande aide pour moi. Sais-tu qu'elle ne me quittera plus. Mes deux enfants ne me quitteront plus. Elle arrange la chambre d'en bas pour elle. Les bibliothèques on les a toutes acquises à bon

marché. Et tout a été repeint. Tu étais un enfant délicat. Si tu as envie de te lever, je te fais marcher dans la pièce. La nuit va bientôt tomber. Je sais, il ne fait pas encore assez nuit. Les rideaux noirs sont neufs. J'aurais préféré du vert foncé, mais ta sœur s'occupe vraiment de tout. Tu veux bien que je me lève. Avant, c'était toi l'agité, à présent c'est ta vieille mère. Tu aimais avoir de la compagnie. Tu ne t'en lassais jamais. Notre vieux phonographe est fichu. Je vais poser un tissu sur la lampe. Il était tôt quand tu as tapé du pied pour m'appeler. J'ai grimpé l'escalier à toute vitesse, trois marches à la fois. Le ciel était rouge feu. Quelle matinée heureuse. Après, j'irai jeter un œil partout dans la maison, une bougie à la main, je m'arrêterai devant ta porte et je dresserai l'oreille. La nuit dernière a été bonne, on en a passé assez de mauvais. Tu m'écoutes, dis. J'ai fait ressemeler mes chaussures. Pour que ça fasse moins de bruit en marchant. Ta sœur pense que je vais glisser. Est-ce que c'est vrai. J'ai toujours été véloce. Les enfants jouent sur la place. Sais-tu combien j'ai usé de bougies. 68 unités. J'ai été économe toute ma vie. Tu sens la peinture ? Même sur mon papier à lettres il y a de la peinture. Alors que je me lave les mains avec le plus grand soin. Elle est collée là, dans les cheveux. J'avais pourtant mis un carré et une coiffe. Fritz tu as froid ? Il fait très humide. Après, nous allons prendre un bain. Il faudrait qu'on sorte de nouveau le soir, pour l'instant il n'en est pas question. Tout à l'heure nous ferons de la lecture. Si au moins tu tenais le livre correctement. Je peux allumer la lampe. J'attends. Nous devrions manger ensemble. Mais en bas il reste quelques messieurs. Depuis que tu es là ça s'agite beaucoup ici. Tu n'es pas fatigué ? Autrefois, les enfants allaient au lit plus tôt. Cette année, l'été a été très sec. Un automne magnifique, les nuits tombent vite maintenant. Ça devient de plus en plus difficile. Et moi qui vais finir par oublier l'eau.

*Elle sort en courant, revient.*

Le bois est humide. Ça va prendre plus de temps ce soir. En fait, les autres jours ce n'est pas plus rapide non plus. Veux-tu une couverture. Parfois je n'arrive pas à te comprendre. Comment as-tu supporté de vivre si longtemps loin de nous. Mon souhait le plus cher était que tu te maries. Tu me l'avais même promis. Et voilà que je t'ai de nouveau à la maison. Ta sœur va monter tout à l'heure pour me donner la main. Je vais te déshabiller toute seule. Notre locataire a déménagé, il faut que je fasse tout toute seule. Je vais préparer les serviettes. Tu aimerais que je reste assise là. Comme si c'était simple. J'ai offert plein de cadeaux aux peintres, tu étais si heureux quand ils ôtaient leur couvre-chef. Je ne peux tout de même pas te mettre un chapeau au salon.

Chaque année les corbeaux s'en reviennent. Ils descendent jusqu'aux rives de l'Elbe. Et les enfants qui crient. Dès que le soleil apparaît, ils partent au mont Schulberg. La dalle sur la tombe de papa est nettoyée, je suis très fière que tu te sois souvenu de ta promesse, tu voudras manger ta soupe tout à l'heure ? Les corbeaux picorent les semis. Je vais te faire de la lecture. J'aimerais lire longtemps, très longtemps. Si tu en as envie. Le séjour est vraiment très propre. Si on renifle les murs, on ne se rend compte de rien. L'odeur de la peinture s'accroche dans les vêtements. C'est toi qui as le meilleur nez de nous tous. L'un des jeunes a failli basculer avec l'escabeau. Tu t'y es précipité, tu t'es baissé. Pourquoi as-tu fait cela. La couverture est salie. Le piano a des taches. Depuis ce moment, tu ne joues plus. Je peux allumer les bougies si tu veux. Mais on n'y verra pas plus. J'avais l'intention de vendre la réduction pour piano. Je t'en prie, je t'en prie, je ne l'ai pas fait, je ne le ferai jamais. Ton grand ami a dirigé avec cette partition sous les yeux, combien de fois m'as-tu fait remarquer les commentaires de sa main, si spirituels. Je la ferai descendre avec le reste. Ici elle prend trop la poussière. L'eau est peut-être chaude maintenant.

*Elle sort pour revenir aussitôt.*

Ces messieurs sont toujours là. Ta sœur a beaucoup de travail. On aurait pu aussi se passer d'eux, mais ta sœur sait ce qu'elle te doit. Je suis très fière de mes deux enfants. J'ai été contente quand les peintres ont terminé. Quand votre père était encore de ce monde. Nous ne pouvions pas nous permettre d'avoir des domestiques. Tu crois que ton père a beaucoup voyagé. Toi tu as toujours vécu de manière économe. Peut-être que l'air d'ici ne te convient pas en effet. J'étais toujours si inquiète, mais tu t'es bien adapté. C'était un trop grand sacrifice ? J'en suis heureuse, je me sens tellement abandonnée. Tu es près de moi et tu ris. J'ai été très seule. Tu le comprends ça. Chaque soir je marchais dans la pièce, je me plantais devant la fenêtre, sans pleurer, simplement en me demandant sans cesse quand Fritz allait revenir. Ces messieurs sont occupés. Pourquoi faut-il que ce soit justement aujourd'hui. Le bain ne prend qu'une heure. Eh oui, il faut accoutumer un enfant à la propreté. Les nouvelles chaussures font mal, elles ont l'air d'avoir raccourci. Les pieds grandissent. Ça serre de partout. Je m'habitue à l'obscurité maintenant. Quand il y avait de l'orage, nous nous installions en bas, dans l'entrée. Toi tu jouais du piano. Papa ressentait cela comme une sorte de défi. Je m'abstenais de tout commentaire. Au cas où ça serait tombé pour de bon. Mais nous avons été épargnés. Si les enfants ne criaient pas tant. Tu ne ressens rien ? Un tremblement de terre ne t'ébranlerait pas, tu n'en dormirais que mieux. Je n'aime pas les

entendre pleurer. Leurs voix sont trop haut perchées. Quand il neigera, tout va s'arranger. Les portes sont calfeutrées. Ils ont fait du bon travail. Je n'avais pas envie de rester dans nos vieux murs. Ta sœur sonnera quand ces messieurs seront partis. Je n'ai pas le droit de descendre. Elle ne veut pas que je voie avant toi. Tu dois franchir son seuil le premier. Tu te sens bien ? Je suis contente de ne pas devoir descendre. Nous sommes ici, tous les deux. Pendant que je suis assise avec toi, l'eau chauffe. Nous devons peut-être patienter encore un peu. Aujourd'hui seulement. Nous installerons même une petite cuisine en bas. Ta sœur va me décharger de ça. Tu voudrais t'asseoir plus confortablement ? Je vais chercher un autre fauteuil. Le soleil se couche peu après quatre heures. C'est allumé partout. Les fenêtres sont propres, c'est moi qui suis montée sur l'escabeau. On sonne. Fritz j'aimerais descendre et jeter un œil sur tout. On est venu ce matin dès sept heures, tu ne t'es aperçu de rien, le facteur était tellement intimidé quand tu te tenais à la fenêtre. Avant tu descendais dans le jardin. Ne le fais pas s'il te plaît. Que diraient les gens. Nous ne pouvons pas encore déménager. Ici tu es bien. Fritz où sont passées tes pantoufles ? Est-ce que nous allons vraiment rester longtemps ici. Tu as besoin d'être entouré. Veux-tu me dicter quelques lettres. Pourquoi tu ne le fais plus, j'aimais bien écrire pour toi. On t'a toujours tenu en haute estime. Sais-tu qu'à présent, on a peur de te rencontrer, voilà tout. C'est compréhensible. C'est pour cela que nous sommes auprès de toi. Nous ne réclamons rien. Tu t'es toujours comporté correctement à notre égard. Tu m'as toujours aimée. Ta sœur est partie longtemps, elle aussi est revenue. Il ne faut pas lui en vouloir. Autrefois nous étions unis, nous le sommes de nouveau. Tu te rappelles ? Nous courions avec papa vers la ruine. À l'époque elle était encore entre de bonnes mains. Papa prêchait en bas, dans la crypte. Les paysans étaient tous vêtus proprement. Je ne me suis jamais laissé gagner par la lassitude, j'ai toujours gardé espoir. L'eau est tiède maintenant.

Si je te soutiens, nous pourrons aller jusqu'à l'escalier, tu peux faire un signe de la main à ces messieurs quand ils prendront congé. Il y en a quelques nouveaux aussi. Au fond, rien que tes amis. Veux-tu que j'aie m'informer.

*Elle se lève, revient au bout d'un moment.*

Ça travaille. Ta sœur a fait du café, tu le sens, trois cuillerées par tasse. Tu as pris de la distance par rapport à tout. C'était malin. Si tu avais au moins une brave épouse. Je me fais du souci. Qu'est-ce qui arrivera. Il ne faut pas y penser. Papa m'avait mise en garde. Il a lui-même péché. Ça ne lui a pas bien réussi. Toi tu as emprunté d'autres voies. Papa ne voulait rien comprendre. Papa n'a jamais rien compris. La dalle de

marbre, on la lui devait bien. Une tombe où je serai logée aussi. Et toi. Mais d'abord, on va prendre un bain. Cette couverture, jamais je ne pourrai la ravoir. Le monogramme est arraché. J'ai grandi dans un appartement sombre. Nous autres filles, on devait aussi sonner le bourdon. Les garçons se balançaient au bout des cordes. Alors on s'enfermait à clef, et après bien sûr on avait droit à une bonne raclée. La semaine dernière, les châtaignes ont encore cogné sur le toit, à chaque fois ça me réveille, je croyais que tu appelais, la gouttière doit être remplie. Je vais faire venir quelqu'un. Bientôt nous partirons dans le Sud ensemble. Bientôt. Nous voyagerons ensemble. Je veux suivre tes traces. Tu ne le sens pas, tout tend de nouveau à se concentrer entre mes mains. De toutes ces chambres où nous aurons été installés, de ces chemins que nous aurons empruntés, de ces rochers au lac là-bas, de partout je veux ramener le souvenir de toi avec moi. Essuyer une vitre embuée, le souffle, l'humidité, l'exhalaison y est encore visible, alors il faut que j'y aille et que je nettoie. Je ressens cela comme un devoir. Celui qui pousse ta sœur elle aussi. Nous ne te nuisons en rien. Pour ton portrait, tu tenais en place avec un calme parfait. On t'a également tiré ta photo. On doit savoir à quoi tu ressembles. C'est la marque de tes œuvres. Si l'eau était chaude, je n'aurais pas à traîner ici. Peut-être ta sœur va-t-elle accompagner ces messieurs au train, dans ce cas il faudra encore patienter. Petit à petit il fait plus clair, la lune change d'orbite en ce moment. Hier elle avait un halo. La nuit, elle ne monte plus très haut. À la pleine lune, je suis agitée. Nous partirons en voyage. Sûrement. Je comprends trop peu de choses. Tu as été malade si longtemps, personne ne l'a vu, moi je le savais. Papa s'en est aperçu, ta sœur ne veut rien savoir. Nous sommes malades. C'est moi qui te le dis à présent. Vous êtes mes enfants. J'étais heureuse de chacun de vos petits pas. Deux autres sont morts tout petits. Nous ferons de la lecture tout à l'heure. Je te mettrai le livre entre les mains comme il faut. Il faudrait seulement que tu sois un peu plus attentif. Tes yeux ne sont pas mauvais. Tout le monde te disait que tu deviendrais aveugle à force de lire. Es-tu devenu aveugle ? Tu parles moins qu'avant. Autrefois j'aimais cet homme. C'est à peine supportable. Tu lances un hameçon. Encore une histoire. Et moi, avec une fille veuve à la maison. Tu es un homme. La baignoire est prête, mais l'eau n'est toujours pas à point. Je te sécherai le dos. Tes genoux te font encore mal ? Ils ont des lampes très fortes en face. Ça brille. Les enfants sont encore dans la rue. J'ai oublié les allumettes. Elles sont humides. Je les ai tenues à la main tout ce temps. Je vais juste jeter un œil en bas. Je rends grâce à Dieu de t'avoir ramené à nous. Nous ne t'abandonnerons plus à des

mains étrangères. Chaque soir les peintres rentraient en chantant. Tu as pris sur toi toutes les souffrances. Tu es sorti des étables dans l'air plus pur, plus libre. À présent, nous sommes de nouveau réunis. Et nous nous serrons de très près. Il n'y aura pas d'orage. Jamais en novembre. L'inondation au printemps. On en a l'habitude. Je vais allumer. D'abord je vais me procurer de nouvelles allumettes. À quoi bon déranger ta sœur maintenant. C'est pour toi qu'elle fait ça. Je peux très bien aller chercher l'eau toute seule. Tu sais, il faut mettre ces journées à profit. Qu'est-ce qui nous reste ? L'intérêt des gens, ça ne manque pas, mais la foi. Tu cherchais des disciples. Ta sœur est là. Ta vieille mère. Si tu te lèves nous pourrions faire deux pas jusqu'à la fenêtre. Mes yeux me font mal. Les allumettes sont posées sur le piano. Tu avais envie de jouer ce soir, peut-être un jour, je deviendrai muette par amour du genre humain. Tu t'es éloigné de tout. Ici, tu peux parler. Parle. Ce soulagement te fera du bien. Parle. Même si je ne te comprends pas. Veux-tu que j'appelle ces messieurs. Ça ne serait pas convenable. Nous ne sommes pas prêts à recevoir de la visite. La semaine prochaine oui. S'il faut avoir peur de toi. Puisque ce qui adviendra après toi est fondé sur toi. Sur quoi, Fritz ? Sur le fait que tu as parcouru le monde. Que tu as tout gâché, tout simplement. Tu me comprends très bien. J'ai envie d'allumer la lampe maintenant.

*Elle va chercher des allumettes et allume lentement.*

Voilà, c'est mieux, je ne monterai pas la flamme trop haut, ça aveugle. Tu peux avoir de la soupe au lait si tu veux, et une tranche de cake. Tu as bonne mine avec cet éclairage. J'invite quand même ces messieurs à monter ? C'est toi qui décides. Mais pour commencer, il faut prendre notre bain. Toi aussi tu as mal aux yeux ? Il faut s'habituer tout doucement. Quand on est assis tranquillement, tout s'anime. Peut-être devrions-nous rester ici pour toujours. Ta sœur aimerait bien, sauf que ça crée une telle agitation. Je ne veux pas de ça autour de toi. Si je continue de traîner ici, l'eau aura eu le temps de refroidir. Quand je te suis près de moi, je suis parfaitement rassurée, tu ne dois pas te sauver de nouveau.

Tu devrais être éveillé, tu ne devrais pas dormir.

Tu devrais être près de moi. Tenir ma main. Pour que je ne m'effondre pas. Pour que je n'aie pas peur de mes propres enfants. Pour que je puisse porter les seaux. Quand je ne serai plus là qu'arrivera-t-il.

*La Fille entre.*



LA FILLE. Tu es assise dans l'obscurité. Notre cher patient. Maman allume la lampe. Allume. Je n'ai pas envie de perdre la vue. Je me suis enfin réveillée. Dans cette misère. Fritz. Fritz. Ma vie entière. Est-ce que jamais un homme a demandé après moi ? Le pauvre petit lama, ma sœur. Je ne suis rien. Je n'ai pas de diplôme. Je suis la fille d'un pasteur saxon. J'ai vécu avec Fritz. Maman. C'est pourquoi il n'est pas devenu un homme. Je l'ai emmené au lit avec moi. Il ne s'est rien produit. Il est totalement insensible. J'ai échoué. Par amour absolu. Je dois continuer de mentir. Nous avons promis de nous serrer les coudes. Jusqu'au bout. Je me suis enfuie, je suis revenue. Qui voudrait de la sœur veuve d'un philosophe naufragé qui embrouille tout pour finalement perdre pied lui-même. Tu n'as rien vu de tout cela. Nous étions obligés de faire les bagages. Tu as pris la poudre d'escampette. La mort de papa n'était pas un accident.

Après mon frère, je ne voudrai d'aucun autre. Dieu le voit. Mon frère et moi. Nous sommes sortis de la maison la nuit, au clair de lune les voitures chargées de nos affaires, on avait enterré papa trois jours plus tôt, tu ne pensais plus à lui, il a fallu quitter notre maison, nous avons pris congé, même le chat nous n'avions pas le droit de l'emmener. Pourquoi t'enfermes-tu la nuit. Tu n'as toujours pas surmonté ça ? Il vient et il t'appelle ? Il toque ? L'entends-tu parler. Ces pas lourds sous sa robe. Cette odeur suintante. Des mites et du moisi. Ces toiles d'araignée et des tissus blancs impeccablement repassés. J'ai dû tant de fois la raccommoder, cette défroque sacerdotale. Comme nous prions, mendions. Seigneur. Où est-il. Maman lève-toi, tu vas attraper des gelures aux genoux. Tu geins. Tu as un devoir. Qui, sain d'esprit, aurait engendré des enfants. Nous sommes incapables de vivre. Regarde-le donc, notre penseur. Ne lis pas ça maman, il te le dit chaque fois, ne lis pas ça. Ça va t'effrayer. Mais toi, rien ne te renverse. Eh bien Fritz, ça fait une bonne couverture. Alors qu'il réclamait ton bâton. Que n'as-tu ragé comme papa. Sous tes coups, nous serions venus à la vie. Toi tu as joint les mains. Tu as peur. Nous sommes tes enfants. Des créatures. Quand il y aura de la lumière nous nous conduirons correctement. Pourquoi me laisses-tu tant de temps. Veux-tu que je devienne exsangue. Notre patient chéri gémit. La baignoire est prête ? Pourquoi tu n'en finis pas, pourquoi tu ne nous épargnes pas tout cela. Nous nous tenions par la main, dans la cour, à l'ombre des voitures chargées, Fritz m'a regardée et nous savions que nous ne trouverions plus de chez nous. Le chat était mort. Aujourd'hui, Fritz le cherche. Il l'appelle et il crie. Cet distrait de professeur. Pas un homme des seules ténèbres. Un beau calice. Péniblement j'assemble les